

Hideo Okuda
TROIS JOURS DANS LA VIE D'UN YAKUZA



Trois jours
dans la vie d'un yakuza

Du même auteur

Lala Pipo, Wombat, 2016 ; Points, 2019.

Un yakuza chez le psy. Et autres patients du docteur Irabu, Wombat, 2014 ; Points, 2016.

Les Remèdes du docteur Irabu, Wombat, 2013 ; Points, 2014.

Hideo Okuda

Trois jours dans la vie d'un yakuza

Traduit du japonais
par Mathilde Tamae-Bouhon

L^{Éditions de}
O_{bservatoire}

ISBN : 979-10-329-0925-6

« Jumpein, Kangaenaose »

© Hideo Okuda, 2011

Éditions française publiée avec l'autorisation de Kobunsha
Co., Ltd., par l'intermédiaire du Bureau Français, Tokyo

Dépôt légal : 2021, mars, pour la traduction française

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

1

Pour Junpei Sakamoto, le quartier de Kabukichô, à Shinjuku, lui faisait l'effet d'une couverture par une nuit d'hiver. Si l'endroit ne lui garantissait pas un sommeil paisible, au moins ne risquait-il pas d'en être chassé ou de se voir interdire l'accès à ce refuge chaleureux, où il pouvait reprendre son souffle. Car, comme disait le dicton, l'huile, même sale ou impure, se devait de rester avec l'huile – elle ne se mélangeait pas avec l'eau. Et à l'instar du bernard-l'hermite, l'homme se devait, avant tout, de trouver logement à sa taille.

– Jun !

Lorsqu'il parcourait les rues de Kabukichô, on l'interpellait tous les trente mètres. La majorité était des femmes de la nuit, qui l'approchaient avec familiarité pour parler de la pluie, du beau temps et des affaires courantes – mais aussi, parfois, lui faire du charme. Yakuza de son état, Junpei était un jeune homme mince, beau garçon, doté d'un bon caractère. Ce qui ne voulait pas dire que tout le monde l'appréciait.

Agressif envers les hommes, Junpei perdait tous ses moyens face aux femmes ; même les pleurnicheries les plus factices suffisaient à l'embobiner. Les hôtesses de bar, qui avaient vite cerné son caractère, ne se privaient pas de lui demander des faveurs,

de le taquiner, voire d'évacuer le stress de la journée en l'abreuvant de leurs frustrations. Lorsque, sur l'ordre de son supérieur direct – son *aniki* –, Junpei avait dû se raser la tête à la suite d'une bourde, toutes les femmes s'étaient joyeusement pressées autour de lui pour lui caresser le crâne comme à une statue du Bouddha. Bref, elles le traitaient comme un petit animal de compagnie.

Il faut dire que du haut de ses vingt et un printemps, il n'y avait même pas encore deux ans qu'il avait intégré le clan, dont il était l'homme à tout faire, et ses finances étaient au plus bas. Or, que vous fassiez partie des yakuzas ou des honnêtes gens, seules les personnes riches et avenantes étaient appréciées des lieux fréquentés. Pour y parvenir, Junpei devrait soit gagner à la loterie, soit grimper progressivement les échelons.

Quand même, ce n'était pas désagréable de voir que les autres se souciaient de vous. Junpei n'y était guère habitué, lui qui avait grandi dans un orphelinat de Saitama après le divorce de ses parents. Il ne se souvenait pas du visage de son père ; quant à sa mère, très occupée par sa propre personne, elle passait le voir quand cela lui chantait, chaque fois accompagnée d'un homme différent. Complexé par sa situation, le jeune garçon ne cessait de provoquer des bagarres, à l'école comme en ville. Partout on le regardait de travers, et les enseignants avaient fini par lui interdire l'entrée de l'école.

Dans les rues de Kabukichô, à l'inverse, chacun était logé à la même enseigne. Tout, des néons criards et aveuglants aux odeurs âcres des ruelles, en passant par les cris de fureur et les appels aguicheurs, semblait accueillir Junpei à bras ouverts. Même l'air y était différent. Ce n'était qu'en emplissant pour la première fois ses poumons de cet oxygène qu'il avait compris à quel point il y avait eu du mal à respirer jusque-là.

Chacun pouvait vivre ici sans conditions, quels que soient le passif, la naissance ou la couleur de peau. Junpei appréciait

l'équité qui régnait dans ce refuge inespéré, où il se sentait pousser des ailes. Il avait intégré les yakuzas ; il ne pouvait donc que réussir sa vie. Pour l'heure, son objectif se résumait à boucler son apprentissage et obtenir son badge.

Junpei appartenait au clan Hayata, filiale du groupe Rokumei. Le clan comptait vingt membres, dont la moitié environ était actuellement derrière les barreaux. Même si Junpei n'était pas au plus bas de l'échelle, son propre subordonné avait écopé d'une peine de prison pour coups et blessures trois mois plus tôt, si bien qu'il lui revenait d'accomplir toutes les tâches subalternes. Le ménage était devenu son pain quotidien. Lorsqu'il voyait une poussière à la table d'un café, son premier réflexe était de l'essuyer, avant de pester contre lui-même.

Ce matin-là, on était venu le chercher pour qu'il aide à collecter les dettes. Il devait accompagner Keisuke Kitajima, son aniki, à peine plus âgé que lui. « Junpei, c'est le larbin de Kitajima », disait-on dans le milieu. À vrai dire, c'était par admiration pour ce « frère aîné » qu'il avait intégré le clan.

Ils avaient fait connaissance à la faveur d'une bagarre contre des voyous, dans laquelle Kitajima s'était interposé. Apercevant le yakuza, les trois lascars prétentieux s'étaient mis au garde-à-vous, avant de tenter d'expliquer avec nervosité les causes de la rixe. Kitajima avait écouté chacun des belligérants avec un rire avant de leur distribuer un peu d'argent. « Mangez donc un bout, ça vous remettra les idées en place », leur avait-il enjoint. Junpei s'était aussitôt pris d'admiration pour ce type incroyablement classe qui venait de lui donner un billet si neuf qu'on aurait pu se couper avec. Dès le lendemain, il était allé se poster devant son café préféré, inclinant la tête à son arrivée, dans l'espoir qu'il lui adresse la parole. Kitajima s'était-il laissé attendrir par ce petit jeune qui le suivait partout ? Toujours est-il qu'il l'avait pris sous

son aile, et, en moins de six mois, en avait fait son apprenti. Mais la suite, c'était une autre histoire. Junpei menait à présent une vie de servitude telle qu'il ne l'aurait jamais imaginée, où se mêlaient regret et résignation, espoir et consolation, et au fil de laquelle, trop occupé pour avoir le temps de gamberger, il avait fini par devenir un de ces pions dociles et téméraires, persuadés que personne, sur Terre, n'était plus craint que les yakuzas. Ainsi en allait-il de toutes les jeunes recrues. Lui-même était encore en formation, se répétait-il inlassablement.

– Alors, Junpei ! Prends donc cette voie, elle est libre. On ne va pas se laisser doubler, quand même ? Ce n'est pas le moment de roupiller !

Un coup de pied décoché depuis la banquette arrière vint ébranler son siège.

– À vos ordres, répliqua-t-il.

Jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, il appuya sur l'accélérateur de la Benz 560 SEL d'occasion. Le véhicule auquel il coupait la route freina brusquement. Il n'avait aucun mal à imaginer quel genre de personne pouvait se trouver à bord de cette voiture à la carrosserie dorée et aux vitres teintées.

– Du feu ! ordonna Kitajima, cigarette au bec.

Il n'y avait personne d'autre à bord.

Sans lâcher le volant, Junpei sortit son briquet Cartier de la poche de sa veste et tendit le bras derrière lui pour s'exécuter. Kitajima alluma sa clope avant de se renfoncer dans la banquette.

– Ces temps-ci, il y a un groupe d'étrangers qui vend des coques de téléphone devant le Fûrin Kaikan. Tu es au courant ?

– Des Israéliens, oui. À la solde du clan Matsui, semble-t-il.

– Crétin. Ce sont des bobards, ça ! J'ai entendu dire que les Matsui payaient la taxe aux Hayata pour leur protection. Ils ont beau être des yakuzas, ils se gênent pas pour abuser le monde,

ceux-là. Faut jamais prendre leurs histoires pour argent comptant.

– Je vois. Quelle bande de tricheurs...

Arrivé à un feu rouge, Junpei en profita pour prendre un stylo-bille et noter le mot « étrangers » au dos de sa main en guise de pense-bête. Les bandes venues du Moyen-Orient n'hésitaient pas à vous serrer la pince avec le sourire, sans craindre les yakuzas. Si on s'y laissait prendre, ils se la jouaient « copain-copain », et on finissait embarqué dans toutes sortes d'histoires.

– Au fait, Yamada du commissariat de Shinjuku nous a dit avoir à faire chez *Tango*. Tâche donc d'aller acheter une cravate ou autre à lui donner.

– Vous me laissez choisir ?

– Abruti ! Tout ce qui l'intéresse, c'est les Fukuzawa Yukichi¹ au fond de la boîte. Quel ripou, celui-là. Vivement qu'il dégage.

La criminelle n'en finissait plus de faire des descentes dans les clubs liés aux yakuzas, fermant les yeux sur leurs activités en échange de pots-de-vin.

– Dans ce cas, je lui prendrai une Gucci de fabrication coréenne.

– Eh, c'est vert !

À peine le feu avait-il changé de couleur qu'une nouvelle onde de choc traversa le siège conducteur. Plus que tout, Kitajima détestait qu'on le fasse attendre. Qu'on tarde à allumer sa cigarette, et les coups pleuvaient.

Junpei écrasa la pédale d'accélération dans un crissement de pneus strident. Toute superbe qu'elle était, la voiture avait déjà douze ans, et manifestait son mécontentement à la moindre négligence.

1. Fukuzawa Yukichi (1835-1901) : penseur et intellectuel de l'ère Meiji, dont le portrait orne les billets de 10 000 yens.

Le ciel était parfaitement dégagé en ce mois de septembre, et les gratte-ciel s'étiraient avec bonheur, inondés par le soleil automnal.

Leur destination, située à Ogikubo, était une entreprise de construction qui venait de faire faillite, sise dans un vieil immeuble de trois étages qui abritait aussi des logements, visiblement. Plusieurs hommes étaient rassemblés devant le vestibule. Même de loin, on voyait que ce n'étaient pas des gens bien.

– Les connards, ils ont déjà rappliqué comme des mouches, maugréa Kitajima depuis la banquette arrière.

Penché par la fenêtre de la voiture, il inspecta les hommes en question.

– Des collègues ? marmonna-t-il.

– Est-ce que je me gare devant l'entrée ? demanda Junpei.

– Quelle question ! Qu'est-ce que tu voudrais aller faire à l'arrière ?

Kitajima se claqua les joues comme pour se donner du courage.

– Bon, allons-y. Et ne te dégonfle pas, surtout.

Personne n'avait daigné expliquer à Junpei en quoi, au juste, consistait le recouvrement de dettes, mais il en avait deviné l'essentiel en voyant faire les autres. Quand une entreprise manquait deux échéances de paiement, les créanciers venaient la forcer à rembourser l'argent prêté. Dans le cas présent, la boîte, incapable de payer ses dettes, avait fait faillite, si bien que la situation virait à la foire d'empoigne. Et il n'y en aurait pas pour tout le monde. Premier arrivé, premier servi.

À l'entrée, le rideau de fer était baissé, une affiche annonçant la faillite collée dessus.

Junpei gara la Benz. Quittant aussitôt le siège conducteur, il s'empressa d'ouvrir la portière à son aniki, qui sortit en roulant les épaules. Tous les regards se portèrent sur lui, interrogateurs.

– Désolé, désolé, lança-t-il d'une voix forte en avançant.

Bien que de taille moyenne, il pratiquait le karaté à un haut niveau, et son torse massif suffisait à intimider ses adversaires. Et comme il passait l'année à se faire tanner le cuir dans un salon à UV, son teint hâlé ajoutait encore à son allure virile. En bon Narcisse, Kitajima disposait chez lui d'un miroir en pied.

– Z'êtes qui, vous ?! lança un homme à l'accent du Kansai et aux cheveux frisés – une coiffure qu'on ne voyait plus guère ces temps-ci.

Il vint se planter devant eux avec sa cravate brodée aux couleurs criardes. Aussitôt, cinq ou six hommes affluèrent autour de lui.

– Permettez-moi de vous retourner la question. La moindre des politesses, c'est de se présenter d'abord, répliqua Kitajima avec aplomb en approchant lentement son visage de l'importun.

Junpei se campa aussitôt sur ses jambes, prêt à riposter si besoin, la main droite plongée dans la poche intérieure de sa veste. Il n'avait ni couteau ni pistolet. Ce n'était que du bluff, d'un côté comme de l'autre.

– Alors quoi, tu veux te battre ! s'emporta le type.

– Arrête ça tout de suite, ordonna Kitajima, la main tendue pour dissuader Junpei.

– Nous sommes le clan Kijima, du groupe Seiwa. Je ne sais pas d'où vous sortez, vous autres, mais on va pas se laisser faire comme ça ! On était là avant ! éructa l'homme, cramoisi de colère, dans une pluie de postillons.

– D'où on sort ? Je vais te le dire, moi. Nous sommes le clan Hayata, du groupe Rokumei. Je constate qu'au moins, vous êtes prêts à jouer cartes sur table.

L'homme resta muet un moment. Le groupe Rokumei faisait partie des plus éminentes organisations du Kantô. Quant au clan Hayata, bien que sur le déclin, il avait des ramifications très larges.

– Le groupe Rokumei ? Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Continue à débâter comme ça, et vous finirez enterrés dans la montagne ! éructa l'homme, de plus en plus remonté.

Un yakuza se devait de tenir jusqu'au bout ; même pris d'un mauvais pressentiment, il fallait continuer de faire front. Comme une voiture privée de marche arrière.

– Ah, je vois. Bien dit. Dans ce cas, file-moi ta carte de visite, que je la rentre dans le répertoire informatique de notre structure. Comme ça, tu te feras un nom. Ça doit être le rêve, pour un forain dans ton genre, non ?

Kitajima projetait sa voix tel un acteur, sans la moindre hésitation. En Tokyoïte pur jus, né à Yotsuya, il employait des expressions particulières. Junpei, lui, était en adoration totale devant cet aîné si raffiné.

– La ferme. Retourne d'où tu viens ! Les créanciers nous ont donné procuration. Et vous, qu'est-ce que vous avez ? On ne se contentera pas d'un simple mandat !

– De quelle procuration parles-tu ? La somme due aux sous-traitants n'est pas très importante, mais qu'essayez-vous de couvrir ? Qu'espérez-vous, au juste ? Le patron est allé jusqu'à engager ses propres économies. C'est la banque qui détient tout, vous ne pourrez pas mettre la main dessus.

– Ça, même un gamin le saurait !

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Qu'est-ce que j'en sais, moi ! hurla le bonhomme. On n'a qu'à kidnapper le patron, et on réfléchira après. Si tu nous mets des bâtons dans les roues, ça va chauffer !

Autour de lui, ses sous-fifres faisaient simplement acte de présence, sans piper mot. Kitajima les examina un à un, avant de laisser échapper un ricanement moqueur.

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Tu te fous de notre gueule ?

– Vous faites bien partie du groupe Seiwa, non ? Un forain comme toi ferait mieux de s'en tenir à son stand. Vous avez déjà fait du recouvrement de créance, au moins ? demanda Kitajima sur un ton plus doux.

– La ferme. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

– Nous, on est juste là pour les grosses machines. Une pelle-teuse, un bulldozer, une grue. Et trois camions, précisa Kitajima avec un sourire obséqueux.

Son interlocuteur garda un instant le silence, avant de demander :

– Où sont-ils ?

– Comme si j'allais te le dire. Vous n'êtes vraiment que des amateurs.

Pour toute réponse, le type s'empourpra de plus belle.

– Rien ne sert de se disputer ici, poursuivit Kitajima. Je peux vous aider à sauver les apparences. Alors, tu veux bien me montrer tranquillement ta procuration ?

– Je l'ai là, déclara l'homme en tapotant sa poche de poitrine.

– Je n'en doute pas. Je te propose juste de faire échange.

Kitajima menait déjà la danse. Alors qu'il sortait une cigarette de sa poche, Junpei se précipita pour lui donner du feu.

– Quel genre d'échange ?

– Suivant les conditions, on serait même prêts à acheter. Pour vous, ça vaudra toujours mieux que de perdre le contrôle.

Les yeux plissés, il tira sur sa cigarette. Kitajima avait le chic pour se donner de grands airs.

Après un instant de réflexion, l'homme sortit un document de sa poche. Kitajima s'en empara et le parcourut des yeux.

– Le manque à payer est de cinq millions de yens ? C'est énorme pour une entreprise de quartier.

– En effet. Ça risque de provoquer des faillites en chaîne. J'ai de la peine pour eux.

- On vous l’achète pour un million. Marché conclu ?
- Hein ? Un million ? D’où tu me sors ce chiffre ? répliqua l’homme, les joues prises de convulsions.
- Payé tout de suite, rubis sur l’ongle. Pas d’objection ? Si ça ne te convient pas, tant pis. Nous non plus, on ne fait pas ça de bon cœur. Alors, à vous de voir. Sachez simplement que le patron de cette boîte est un vrai tanuki et que ce n’est pas la compétition qui manque. Faites bien attention où vous mettez les pieds, ricana Kitajima.
- C’est alors qu’arriva une nouvelle voiture – une Celsior blanche. Avec à son bord deux personnes à l’allure peu engageante.
- Qu’est-ce que je disais ? Les représentants des créanciers continuent d’arriver. Vous feriez mieux de vous mettre à l’abri. Ça ne vaut pas le coup de risquer la taule pour un boulot aussi minable.
- Dis donc, toi. Un million, tu proposais ? Disons au moins deux..., insista le type, soudain calmé.
- Les nouveaux arrivants sortirent de la Celsior.
- Vous êtes qui, vous ? demanda un homme aux lunettes noires d’un ton menaçant.
- Clan Hayata, du groupe Rokumei. Attendez donc votre tour, rétorqua Kitajima avec un hochement de tête.
- Ah, je vous prie de m’excuser. Je vous laisse terminer votre conversation, répondit aussitôt Lunettes Noires avant de regagner son véhicule.
- Alors, qu’est-ce qu’on fait ? Vous le voulez, votre million, ou vous préférez parier sur une collecte hasardeuse ?
- Monte au moins à deux millions...
- Je ne peux pas. Nous aussi, on prend de gros risques.
- Laisse-moi réfléchir un peu.
- Les doigts dans sa chevelure frisée, l’homme s’écarta de quelques mètres. Ses hommes de main, eux, restèrent plantés

là, sans savoir que faire. Junpei croisa le regard de l'un d'entre eux. Les cheveux coupés en brosse, les sourcils rasés et les traits volontaires ; à en juger par le grain de sa peau, il devait avoir à peu près le même âge.

– Tu fumes ? lui demanda Junpei, cigarette au bec, avant de lui tendre un paquet de Marlboro.

La marque de prédilection de Kitajima.

– Merci, répondit La Brosse en se servant.

– Comment vont les affaires ? s'enquit Junpei à voix basse.

– Très mal, répliqua La Brosse avec un sourire amer.

– Vous faites dans la contrebande, chez Seiwa ?

– Oui, tout juste.

– Vous vendez quoi ?

– Je gère des stands de *yakisoba*.

– Moi, jusqu'à l'année dernière, je vendais de l'*isobeyaki* à Kabukichô.

– Tu rigoles. Tu tenais ton propre stand ?

– Du tout ! Ça faisait partie de mon apprentissage, en attendant d'être titularisé.

– Ça alors... Kabukichô, hein ? Sympa.

– Et toi, t'es où ?

– Principalement à Kinshichô. Mais on change parfois de région.

– Passe me voir à l'occasion.

– Sérieux ? Tu me files ton numéro ?

Gagnés par une complicité instantanée, les deux jeunes gens échangèrent leurs coordonnées de bon cœur.

– Je m'appelle Shin'ya.

– Et moi Junpei.

Sur ces entrefaites, l'homme aux cheveux frisés revint, téléphone en main. Sans doute était-il allé quêmander des instructions.

– Entendu. Va pour le million, annonça-t-il avec une grimace.
– Junpei, va chercher l'argent dans la voiture, ordonna Kitajima.

Le jeune homme courut chercher sur le tableau de bord une pochette zippée, remplie d'une épaisse liasse de billets, qu'il rapporta à son aniki afin de compléter la transaction.

– Les affaires marchent bien pour le groupe Rokumei, fit remarquer l'autre homme en recevant l'argent des mains de Kitajima.

– Détrompe-toi. Il s'agit là d'une somme récoltée auprès des collègues. Nous aussi, on est sur la corde raide. Au fait, ce n'est pas dans les habitudes de Seiwa de collecter les dettes ?

– Les temps sont durs. On est obligés de bouffer à tous les râteliers.

– C'est partout pareil. À Kabukichô, on ne compte plus les boutiques qui mettent la clef sous la porte, et la taxe protection ne cesse de baisser.

– C'est la dèche pour tout le monde ! Désolé d'avoir été désagréable tout à l'heure.

– Non, c'est moi.

Le problème enfin réglé, la tension retomba et chacun y alla d'un sourire franc. Junpei relâcha ses épaules avec un soupir de soulagement, les aisselles trempées de sueur.

Leur million en poche, les hommes du clan Kijima repartirent.

– Bien, au client suivant maintenant. Va m'appeler les deux types dans la Celsior, ordonna Kitajima.

Junpei s'exécuta aussitôt, épris d'admiration devant cet aniki qui se débrouillait décidément comme un chef. En dépit de leur infériorité numérique, ils avaient décroché un marché lucratif.

Sur le chemin du retour, Kitajima passa plusieurs coups de fil sur son portable. Au sujet des mandat et reconnaissance de

dettes récupérés le matin devant l'entreprise de construction en faillite, visiblement. Il citait de temps à autre le chiffre d'un million.

Finalement, Kitajima dépensa près de cinq millions de yens en cette seule journée. Comment avait-il pu rassembler tout cet argent ? Junpei n'en avait pas la moindre idée, mais la somme en elle-même échappait à son entendement.

Son appel terminé, Kitajima sortit une cigarette. Junpei s'empressa de lui donner du feu tout en conduisant. Kitajima souffla un nuage de fumée avec satisfaction.

Junpei profita de sa bonne humeur apparente pour hasarder une question.

– Aniki, vous étiez au courant depuis longtemps pour la faillite de cette entreprise ?

– Non, depuis quelques jours seulement. Comme le maître d'œuvre a fait faillite, il allait de soi que ce soit pareil chez les sous-traitants. C'est vrai que tu ne lis que des mangas, toi ! Tu ferais bien de jeter un coup d'œil aux journaux économiques.

– Mais quand même, en si peu de temps, vous avez su qu'il avait des machines à récupérer. Ce n'est pas rien.

– Imbécile. Il ne faut pas croire tout ce que tu entends. Ce n'était que du bluff.

Derrière lui, Kitajima éclata d'un rire sonore.

– Vraiment ? s'étonna Junpei.

– Une entreprise de cette envergure loue forcément du matériel. Inutile de faire des recherches pour le savoir.

– Mais alors, la dette que vous avez rachetée...

– Dis-moi, Junpei. Sais-tu quelle est le meilleur commerce en ce monde ?

– Bonne question...

– Réfléchis un peu.

– ... le proxénétisme ?

- Crétin. Tu n'as vraiment que les femmes en tête.
- Kitajima se pencha pour lui donner une tape sur la tête, avant de faire mine de l'étrangler. La voiture fit quelques zigzags.
- Hé oh, fais attention où tu roules ! s'esclaffa-t-il.
- Il était vraiment de bonne humeur.
- Tu crois vraiment pouvoir récupérer cent ou deux cents millions grâce à une femme ? Même les *soaplands* ne rapportent pas tant que ça.
- Excusez-moi. Je n'y avais pas vraiment réfléchi.
- Le mieux placé, c'est l'intermédiaire, bien sûr. Il fait commerce avec les deux parties. Il se place au milieu. Il fait passer l'argent de droite à gauche et prend sa marge au passage. Usuriers, administrateurs de biens immobiliers, tout ça, c'est kif-kif.
- Je vois.
- La créance, c'est de la revente. Il y en a, des pros qui se chargent de faire concurrence aux banques, même si on ne peut même imaginer comment ils s'y prennent pour recouvrer les sommes. Des vrais vautours, ceux-là. Ils envoient une femme comme représentante de la banque, provoquent un scandale, et à partir de là, c'est la guerre.
- Incroyable.
- Mais, au moindre faux pas, c'est la taule. Ce n'est pas ce que font les gens intelligents. Les types qui ont de la cervelle, ils se postent en amont du flux financier. (La voix de Kitajima se fit de plus en plus lisse.) Aujourd'hui, j'ai dépensé cinq millions de yens pour racheter de la dette, que je vais revendre pour dix millions. Alors, monsieur Junpei Sakamoto. À combien s'élève mon bénéfice ?
- Cinq millions de yens.
- Mais c'est qu'il sait compter, le bougre ! Et moi qui te croyais stupide !
- Il fit de nouveau mine de l'étrangler.

#436 Junpei, il est encore temps de renoncer. Ce n'est pas bien de tuer les gens. Ça leur fait mal. De : Un cerveau

#437 Junpei, moi aussi, j'ai vingt et un ans. Je prie pour ta sécurité. De : Hanako

#438 Junpei, j'ai une dernière requête : laisse tomber. De : Anonyme

#439 Allez, au lit tout le monde ! C'est ridicule de veiller si tard. De : Anonyme

#440 C'est toi qui es ridicule. De : Un gars du Sud

Hmpf. Avec un ricanement, Junpei brisa son téléphone en deux. Avant de jeter les morceaux à la poubelle.

Un grondement de moteur se fit entendre. La Lincoln se gara juste devant la laverie. Un lieutenant descendit côté passager et pénétra dans le bâtiment. Le chauffeur, lui, sortit et alluma une cigarette.

Junpei sortit le pistolet de son sac et ôta la sécurité avant de le glisser dans la poche intérieure de son blouson.

– Junpei..., bredouilla Gorô.

– Adieu, répondit Junpei, la gorge nouée.

Il se leva. Un homme sortit de l'immeuble. Le chauffeur le salua avec déférence. La cible avait fait son apparition. Junpei regarda son front. Pas d'erreur.

Il ouvrit la porte de la laverie. Les yakuzas jetèrent un œil à son ombre.

– Awouuuuu ! hurla Junpei.

Son cri résonna dans la ruelle déserte.

Campé sur ses jambes, il brandit son arme. Les hommes l'esquivèrent en hâte.

Junpei pressa la détente.

#456 C'est déjà le matin. Je n'ai pas pu dormir, tellement je me faisais de souci pour Junpei. Si son nom apparaît dans les journaux, comme j'ai le même âge que lui, je me sentirai un peu responsable. De : Girl A

#457 Responsable ? Pourquoi ? Comprends pas. De : Anonyme

#458 Vous devriez plutôt vous réjouir d'avoir pu tromper votre ennui, tous ! De : Le Négociateur

#459 Si je suis encore là à poster des commentaires à une heure pareille, c'est parce que je suis un semi-hikikomori sans emploi. Je ne sais pas comment ça s'est passé pour Junpei, mais j'étais un peu ému de voir tant de gens s'inquiéter sincèrement pour lui. De l'extérieur, on pourrait n'y voir que des commentaires humoristiques et irresponsables, mais d'ordinaire, les gens ne se préoccupent guère de parfaits étrangers. Je pense que, même si c'était pour médire, cette discussion animée prouve que toutes ces personnes cherchent à créer des liens. Et peut-être n'est-ce pas plus mal ? Moi aussi, si j'étais près de Tôkyô, j'aurais couru à Kabukichô. Prends soin de toi, Junpei. De : Anonyme

#460 Ah, chuis vanné. Je vais me pieuter. De : Un gars du Sud